

LE COUVENT

Deuxième année, VI. N° 16 Juin 1887

AVIS

Du 25 juin au 6 septembre, on voudra bien adresser comme suit : F. A. Baillaigé, Ptre, village des Cèdres, comté de Soulanges, P. Q.

*
* *

Le *Couvent* ne paraîtra maintenant que dans le mois de septembre.

*
* *

Un peu de propagande, pendant les vacances, en faveur du *Couvent* et de l'*Étudiant*. Les œuvres d'éducation ne se maintiennent qu'à force de sacrifices. Nous avons bonne volonté, mais que les âmes dévouées au bien de la jeunesse viennent plus encore à notre aide.

Toute personne qui, de ce jour au premier septembre prochain, nous enverra 4 nouvelles abonnées, recevra gratuitement et franc de port la collection brochée du *Couvent* de 1886.

Nous pouvons toujours procurer les livraisons déjà publiées.

*
* *

Le *Couvent* est en vente aux prix suivants :

Broché.....	25 cts
Cartonné en livre de prix ...	30 «
Belle toile noire avec le titre et l'année en lettres d'or.....	40 «
A la douzaine, 33,100 de réduction, franc de port.	

*
* *

La caisse est vide. Avis à qui de droit. C'est un

grand honneur pour des abonnés que la caisse de leur propriétaire-journaliste soit toujours émaillée de quelques pièces d'or !

* * *

L'Étudiant est aussi en vente.

La première année, 1885, s'épuise peu à peu.

La collection magnifiquement reliée, avec le titre et l'année en lettres d'or, se vend \$1.30.

L'année 1886, aussi magnifiquement reliée, se vend également \$1.30.

Ces deux collections se vendent séparément, à la volonté de l'acheteur.

On peut se procurer chaque collection, brochée, pour une piastre, franc de port

A la douzaine, 33700 de réduction.

F. A. B.

NE LES CONTRISTEZ POINT.

Contrister quelqu'un, c'est lui faire de la peine.

Il ne faut jamais contrister son prochain à moins que la sagesse et la prudence ne l'exigent.

S'il faut éviter de contrister ses frères, ses sœurs, ses maîtres et ses maîtresses, à plus forte raison ne faut-il point contrister son père et sa mère.

Jeunes filles du monde, veillez dans la maison, sur vos faits et gestes, veillez sur toutes vos paroles. Soyez *rose* pour vos parents mais *rose sans épines*.

Jeunes filles des pensionnats, vous serez bientôt chez vous. Prenez d'avance votre résolution. Dans votre dernière visite *au bon Dieu du couvent* vous direz : " mes parents, Seigneur, n'auront point à regretter le temps des vacances : je ne veux jamais et en aucune façon les contrister. "

Cette disposition est une des meilleures pour attirer les bénédictions du ciel. Dieu bénit les enfants qui honorent leur père et leur mère. Il y a deshonneur à rendre sombre le front de son père et à faire pleurer sa mère !

F. A. B.

PRIÈRE A MARIE.

Il a grandi, c'est vrai, mais je l'aime toujours.

Je revois tous les jours dans mon âme attendrie
 Les choses que j'aimais, un passé précieux :
 Au fond d'une chambrette une niche fleurie,
 Et sur ton front penché des rayons lumineux.
 Puis à tes pieds aussi, te souviens-tu, ma Mère,
 Un ange en son berceau jouait : c'était mon frère,
 Et pour lui je rêvais un joli coin des Cieux.

Il était tout petit dans son lit blanc et rose,
 Et moi qui le berçais j'étais encore enfant ;
 On me voyait poser sur sa paupière close,
 Mille fois chaque jour un baiser caressant.
 Et tu semblais sourire, O ma Mère chérie ;
 Et tes mains se levaient pour bénir ; O Marie ;
 S'il a grandi, crois-moi, je l'aime encore autant !

Aujourd'hui, comme alors, dans le bois qui frissonne
 Sous les premiers baisers d'un souffle, enfin, plus chaud
 Mai tresse lentement sa première couronne
 Et l'oiseau revenu roucoule un chant plus beau.
 J'aimais dans les buissons cueillir des fleurs nouvelles
 Et, joyeuse suivant qu'elles étaient plus belles,
 En couvrir, à la fois, tes pieds et son berceau !

Puis, lorsque le sommeil penchait sa tête d'ange
 Sur mon cœur plein de joie, à l'heure où tout s'endort,
 Je te chantais tout bas une hymne de louange.....
 Pour lui j'aurais voulu mériter un trésor !
 Quand il était souffrant, j'épiais son haleine,
 Offrant pour son bonheur chaque paix, chaque peine...
 S'il a grandi depuis, crois-moi, je l'aime encor.

Et je reviens sans bruit à ta niche étoilée
 Te dire qu'il a droit à ton puissant secours,
 Cet enfant qui fut tien ; O Vierge Immaculée,
 Garde son âme blanche et veille sur ses jours...
 Oh ! ne repousse pas ma brûlante prière :
 La même d'autrefois, tu t'en souviens, ma Mère !
 Il a grandi, c'est vrai, mais je l'aime toujours ! ...

ELISABETH.

Joliette, juin 1887.

Carnet de la bonne petite cuisinière .

Tableau du temps nécessaire au rotissage des différentes viandes, à bon feu.

	h.	m.
Une perdrix		30
Un roastbeef		30
Un poulet		30
Un cochon	1.	
Un gigot rassis	1.	
Un pigeon.....	1.	
Un canard	1.	30
Un chapon	1.	30
Le chevreuil.....	1.	30
Un gros de veau	1.	30
Un lièvre	1.	30
Un roti de porc	1.	35
Une jeune oie	2.	30
Un dindon	2.	30
Une vieille oie	4.	

DÉCOUPÉ.

MARIE JENNA.

Mlle Céline Renard, plus connue sous le nom de "Marie Jenna" est morte le 1er mars dernier à Bourbonne-les-Bains, France.

Plusieurs jeunes canadiennes se sont déjà

nourries des hautes et délicates inspirations de cette belle et grande âme.

Marie Jenna a publié : *Élévations chrétiennes*, le *Livre des mères*, *Mes amis et mes livres*, *Pensées d'une croyante*.

Entrez dans ce parterre vous en sortirez embaumé.

Victor de Laprade, qui s'entendait dans l'appréciation du talent poétique, avait surnommé Marie Jenna la *Muse poétique*.

L'enlèvement du crucifix dans les écoles lui inspira des strophes magnifiques, trop peu connues. Nous n'en citons qu'une :

Vous le cherchez en vain sur la blanche muraille...
 Sans le maître céleste il faut que l'on travaille.
 Celui qu'on invoquait, là, depuis si longtemps,
 Celui dont le nom seul inspirait la sagesse,
 Dont les bras étendus vous bénissaient sans cesse,
 On vous l'a pris, petits enfants !

Marc Philibert écrivait, des *Pensées d'une croyante*, dans la *France Illustrée* :

“ Chaque mot de ce livre est parti d'un cœur qui n'aime de la terre que ce qui fait rêver au ciel. Tout y est vivifié, épuré, sanctifié par le sentiment chrétien. Ce petit volume est une merveille de sentiment et de style. ”

Elle était grande admiratrice d'Eugénie de Guérin. Il y avait plus d'un trait de ressemblance

entre ces deux âmes. La beauté des choses d'ici-bas touchait Marie Jenna : ce sentiment cependant n'était point pour elle sans tristesse. Citons un autre passage des *Pensées d'une croyante* :

“ O nature, étrange mère ! tu caresses si doucement tes fils à leur berceau ! tu enveloppes de soie et de coton le germe des plantes, tû les protèges et tu les nourris avec d'infinies délicatesses, tu leur envoies de douces rosées et de chauds rayons ; — puis quand la fleur a déployé sa robe de gaze, atteint l'éclat de sa beauté, tout-à-coup dans tes brutales fureurs, tu la foules sous tes grès, tu la déchires dans tes tempêtes ou tu la fléchis sous un baiser de glace. ”

L'espérance et la résignation chrétienne cependant trouvent partout chez elle leur place, et largement. Dans un vrai chrétien, la tristesse toujours est illuminée, consolée.

Elle eut à l'avance comme un pressentiment de sa mort. Peu de jours avant sa fin elle écrivait :

“ Il me reste maintenant peu de temps à vivre et cette pensée a quelque douceur pour moi. ”

Le Seigneur sans doute aura donné les suprêmes douceurs à ce cœur si pur et si droit.

Prions cependant pour le repos de cette âme.

F. A. B.

LE RETOUR DANS LA FAMILLE

(Pour le Couvent.)

L'oiseau à l'ombre de la feuillée, se bâtit un nid moëlleux et chaud, dans lequel il élève ses petits oislets. Mais bientôt l'orageux Aquilon vient dépouiller l'arbre de sa fraîche verdure : grâce aux soins vigilants de sa mère, le petit a reçu la force pour prendre sa volée vers de plus doux climats. Et là, profitant de la bonté du Dieu qui lui fait trouver ailleurs un refuge, il reçoit avec docilité les leçons de ses maîtres et devient bientôt virtuose de la nature et habile bâtisseur de nids. Mais dès que le printemps lui permet de revenir au premier nid de ses amours avec quelle joie il se dirige vers cette terre chérie ! quel bonheur d'y retrouver ses frères, de jouir des douceurs du repos entre son père et sa mère.....

Cette histoire n'est elle pas aussi celle de la jeune pensionnaire ?..... *Son cher Sweet Home*, qui s'élève gracieusement au milieu des arbres et des fleurs, n'est-il pas le doux nid qui abrita ses premières années ?..... Bientôt la pénible nécessité de l'instruction vient l'obliger de le quitter. Mais ayant appris de bonne heure à se conformer à la volonté de ses supérieurs, elle s'éloigne du foyer paternel, se rend au Pensionnat et profitant des pieuses leçons qui lui sont données, elle orne son âme des belles vertus qui doivent la soutenir à son entrée dans le monde.

Enfin, ses études sont terminées, l'heure du retour dans la famille est sonnée ! Son cœur déborde de joie, elle ne peut plus vivre loin des siens et la voiture qui doit la conduire auprès de ses chers Parents va bien lentement au gré de son cœur !..... Un peu de patience, heureuse couronnée ; dans quelques instants ton plus ardent désir va se réaliser.....

La voilà dans les bras de son père et de sa mère, elle raconte ses succès et toute la famille l'écoute avec un légitime orgueil.

Honneur à la vertu ! Gloire au travail et à l'assiduité ! Dieu et tes parents sont satisfaits, tes maîtresses te conservent un bon souvenir. Tu peux maintenant te reposer auprès de ta mère et savourer en sa douce présence les fruits de ta bonne conduite.

A MA PETITE COUSINE.

Comme une rose à son plus beau matin
 Tu peux lever ta tête si charmante ;
 Car dans ton cœur nulle crainte alarmante,
 N'a fait pâlir ton front pur et mutin.

Comme une rose à son plus beau matin
 Tu vis tranquille et dors sous les caresses
 Et mieux que fleurs tes blonds cheveux en tresses
 Peuvent orner ton petit front mutin.

Comme une rose au souffle du matin,
 Buvant les fleurs de sa dernière aurore,
 Chéris-le bien ce père qui t'adore,
 Il aime tant ton front chaste et mutin.

Comme une rose à son dernier matin
 Tu peux mourir, non souillée en la fange
 Et remonter au séjour saint de l'ange
 Pour resplendir avec ton front mutin.

W. B

Beauharnois.

LÉONTINE ET L'ENFANT

À Dlle JOSÉPHINE DEMERS.

(Élève du couvent de Lévis.)

L'aurore déploie son voile de pourpre sur la voute azurée du ciel, déjà l'astre du jour commence à montrer son disque radieux qui émerge, plein de majesté, du sein des ondes. Aux suaves modulations du rossignol se marie le bêlement lointain des troupeaux épars dans les prés verdoyants ; de larges gouttes de rosée, étincelantes comme des rubis, rafraichissent les arbres de la forêt et les plantes des parterres ; mille petits ruisseaux murmurent dans les plaines. Debout, sous un épais feuillage à l'extrémité d'un riant jardin, Léontine, immobile comme une statue, contemple avec bonheur ce spectacle ravissant. Elle est tirée tout-à-coup de sa douce rêverie par un bruit de pas ; surprise, elle voit venir à elle un jeune enfant dont la figure naïve et souriante s'encadre gracieusement dans une chevelure d'ébène. A peine le promeneur matinal a-t-il jeté un regard curieux sur le magnifique parterre, qu'il s'arrête tout ébloui et ne peut retenir un cri de joie et d'admiration. Il est impossible d'imaginer rien de plus frais et de plus enchanteur que les plates-bandes de cet Eden où s'apanouissent les fleurs les plus belles. Notre petit ami voudrait butiner librement au milieu de cette collection si merveilleuse qui attire forcément son attention, mais Léontine devinant sa pensée, le retint sagement, et lui dit : Mon cher Alexandre je ne te permets de cueillir qu'une seule de ces fleurs, à toi de choisir celle qui unit le parfum le plus doux à la plus brillante couleur. Après quelque hésitation, l'enfant porte la main sur une rose vermeille, mais il la retire aussitôt..... des épines cruelles ont meurtri sa chair délicate. Va ! méchante ! languis et

meurs sur la tige ! Il y a d'autres fleurs aussi belles que toi et qui n'ont pas tes perfides épines. Et transporté de colère, il parcourt le jardin ; ses yeux interrogent chaque berceau, mais hélas ! point de roses sans épines ; sa main en fouillant avidement dans les massifs fleuris, se blesse davantage. A cette vue la douleur et le dépit lui arrachent des larmes amères.

Léontine entend de loin ses cris et ses plaintes ; elle s'approche et lui dit avec douceur : sèche tes pleurs, enfant, il ne faut pas te désoler pour une infortune si légère, courage ! avec de la persévérance tu réussiras ; arrache d'abord les épines, tu pourras ensuite cueillir la fleur que tu préfères ; cesse, jeune ingrat, d'attribuer ton malheur à la reine des jardins, elle n'a que des épines pour l'avidité précipitation, mais elle réserve au travail et à la patience, tout l'éclat de sa beauté et toute la douceur de son parfum.

Cette allégorie n'est-elle pas l'image bien fidèle du temps que le disciple des muses consacre aux travaux si souvent mêlés d'ennuis, de peine et de misères ? Au début de ses études la jeune fille se laisse aisément fasciner par les attraits de la poésie et de la science ; les rêves les plus enchanteurs caressent son imagination, elle se crée un monde peuplé de merveilles ; mais une fois engagée dans cette route ardue, que de ronces l'arrêtent, que d'épines la blessent ! Oh ! alors de quel courage héroïque son âme ne doit-elle pas être douée pour franchir et vaincre toutes les difficultés ? Mais aussi, combien grande sera la récompense de ses travaux, de ses fatigues, lorsqu'enfin elle possédera la science : ce bien conquis au prix de mille peines et de mille sacrifices, cette fleur précieuse cueille au milieu de tant d'épines, mais qui ne se flétrit jamais !

M. Rose McG...

Lévis, juin 1887.

RÉPONSE AU REBUS DE LA PAGE 78.



Les consolations terrestres ne durent pas longtemps.

TRADUCTION MOT A MOT.

LÉ console A — sion — Terre, STRE noeud dur, Pas long, Temps.

M. V. P. de l'Île Dupas a donné la solution.

Mlle Georgiana Naud, Académie de Deschambault, a donné de bonnes réponses aux questions d'économie domestique de la page 42.

ECHOS, DES PENSIONNATS.

Le 15 mai dernier, bénédiction du nouvel hôpital de St-Boniface, sous la direction des Sœurs de Charité.

Fondation d'un *Monastère du Précieux Sang à Ottawa*. C'est la troisième fondation effectuée par le Monastère du Précieux Sang de St-Hyacinthe depuis sa fondation, en 1881. La première fondation eut lieu à Toronto, la deuxième à Montréal. Les vocations continuent d'affluer en si grand nombre au berceau de l'Institut, qu'il

semble dans les desseins de la Divine Providence que cette communauté fasse encore d'autres fondations sur divers points de notre pays, afin de répandre de plus en plus la dévotion au Sang Réparateur, et d'en distiller les gouttes salutaires sur toutes les âmes, et surtout sur les pauvres pécheurs.

Courrier de St-Hyacinthe.

Le même jour, 21 mai, les Hospitalières du Sacré-Cœur, de Québec, fondées il y a 12 ans, par son Eminence le Cardinal Taschereau, ouvrent à la Rivière-du-Loup, en bas, un hôpital consacré au Précieux Sang et à Marie Désolée.

40 élèves du Couvent ne la Congrégation de Joliette ayant rempli leurs bulletins en faveur de la colonisation, le Révd P. Nolin leur a donné la médaille d'honneur de la colonisation. Ces jeunes filles ont dû beaucoup travailler pour recueillir ces quarante piastres. Elles ont la juste récompense de leurs travaux, sans compter le mérite au ciel, puisque travailler ici pour la colonisation c'est travailler pour la propagation de la foi.

Les Sœurs de Jésus-Marie. — Les révérendes Sœurs de Jésus-Marie, du couvent d'Hochelaga, viennent de recevoir de Rome la nouvelle que Sa Sainteté Léon XIII a approuvé les règlements et la constitution de leur communauté.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons recommandé aux lecteurs de l'*Étudiant* le dernier ouvrage du R. M. Gosselin : *Tablettes historiques et alphabétiques des principaux événements de l'histoire du Canada*. 20 centins l'unité, chez Langlais, libraire, Québec. Ce petit ouvrage est réellement précieux. Voir *Étudiant*, p. 120, "promenade à travers les livres."

Dans le même article, nous recommandons aussi la *Biographie de Mgr de Laval* par M. l'abbé Tétu, de l'archidiocèse de Québec. 10 centins l'unité.

STYLITE

OU

LES RELIGIEUSES.

VII (suite).

Le premier qu'on lui mit entre les mains fut l'*Ame élevée à Dieu*, par le père Bouhours, et le *Pensez-y-bien ?* C'étaient, certes, deux ouvrages bien avancés pour cette petite créature de six ans ; n'importe, elle les lisait sans cesse, les lisait avec passion, et y puisait une soif de perfection chrétienne qu'elle poursuivit et posséda longtemps.

Un soir d'hiver, achevant auprès du feu la lecture d'une histoire japonaise racontant qu'à une époque où la religion chrétienne était proscrite au Japon, une famille s'affligeait dans la crainte que les enfants reniassent leur Dieu, vaincus qu'ils seraient par la douleur ; le plus jeune, pendant l'entretien de son père et de sa mère, faisait, en silence, rougir une barre de fer qu'il s'appliqua ensuite stoïquement sur la main, afin de prouver qu'il ne redoutait pas le martyre. Stylite imita cette tentative, et subit la même épreuve. Elle poussa un grand cri, cela est vrai ; sa mère accourut, la pansa, mais Stylite n'avoua point dans quel but elle s'était fait une brûlure dont les traces ne devaient jamais s'effacer.

Ce fut ensuite la *Vie des Saints* qu'elle dévora.

Elle ne la lut que pour l'imiter.

Elle cherchait sans fin autour d'elle des instruments de torture. Un jour elle prit une chaîne de fer, la mit autour de sa taille, et la serra si bien qu'il fallut plus tard l'arracher de la chair vive.

L'argent de ses menus plaisirs était distribué aux pauvres.

Elle ne vivait que pour prier et pour s'instruire.

Le *Spectacle de la Nature*, de l'abbé Peluche, lui

étant tombé sous la main, elle s'occupait, pendant ses promenades, à collectionner des insectes, à classer des herbes, à ramasser des cailloux ; son frère devenait son aide-préparateur. Quand ils élevaient des oratoires, il priait auprès d'elle. Il l'aimait docilement, lui obéissait, et trouvait qu'elle inventait des jeux très amusants ne refusait jamais de la seconder.

Stylite si sombre, si repliée sur elle-même quand elle se trouvait seule, changeait subitement de nature sitôt que des enfants de son âge la venaient voir.

En un instant, elle organisait un théâtre de carton, et faisait jouer à des marionnettes des comédies improvisées. Des comédies ! non pas : des tragédies, et des tragédies sacrées ; car elle ne savait que l'Histoire-Sainte, ou bien des *mystères* comme au moyen-âge, en empruntant des traits charmants à la légende dorée.

Après ces petites fêtes, sa mère la complimentait, l'embrassait, et Stylite était heureuse.

Elle tenait de son père une grande mémoire, qu'il développait en l'exerçant.

A huit ans, elle eut un professeur de français.

Elle écrivait facilement, trop facilement ; on s'étonnait de la précocité d'idées qui neublaient cette tête rêveuse. Ce n'était que pendant les heures de travail qu'elle se sentait réellement elle-même.

Les années se passaient sans amener de changement dans sa vie ; sinon que, pensant davantage, elle souffrait encore plus.

Elle fit sa première communion dans la maison paternelle, et ne la regretta jamais, tant ce jour laissa de lumière sur toute sa vie. Elle eût souhaité mourir alors, Dieu ne le voulut pas ! elle était prédestinée !

VIII

L'année suivante, elle entra au couvent.

La mère, quoique sincèrement chrétienne, appréhendait de se séparer de sa fille. Il lui semblait que la confier aux religieuses, c'était la perdre.

Le jour où on la conduisit au parloir, mère Sainte-

Madeleine remplaçait la supérieure ; Stylite sentait son cœur battre à se rompre.

Un de ses vœux les plus ardents allait être exaucé !

Mère Sainte-Madeleine réalisa subitement et complètement son rêve. Elle ressemblait à la vision entrevue. C'était bien là cette physionomie pâle, vaguement éclairée par le reflet des lumières intérieures. Quand la religieuse lui tendit les bras, Stylite s'y précipita avec une ardeur qui rendit sa mère jalouse. L'étreinte tendre et forte qui répondit à la sienne la remua jusqu'au fond du cœur.

Et lorsque mère Sainte-Madeleine lui demanda d'une voix harmonieuse :

— N'aurez-vous point peur de ma robe noire ?

Stylite se pressa contre elle en murmurant :

— Jamais, non, jamais !

Et elle fondit en larmes.

Sa mère crut qu'au fond elle se sentait secrètement effrayée de quitter sa famille et de voir retomber sur elle la lourde porte du monastère ; mais la vérité est que la jeune fille voyant s'ouvrir un coin de paradis, ne trouvait que des larmes pour manifester sa joie.

Le lendemain, elle franchit le seuil du couvent.

Nous avons oublié de dire que, fort jeune, elle avait expérimenté les pensionnats séculiers.

Un mois avait suffi pour qu'elle ne se sentit pas le courage d'aller plus avant. Elle s'attendait donc à la taquinerie des jeunes élèves, aux moqueries des grandes, et faisait des provisions de stoïcisme quand, après la messe dite à une heure matinale, elle se trouva dans la salle du réfectoire.

La *Nouvelle* devenait un évènement.

Une grande la prévint, lui parla avec bonté, lui donna les conseils indispensables, la guida, s'empara de sa protégée pendant la récréation et Stylite ne connut aucun des chagrins qu'elle redoutait.

Il y eut bien une réception dans la société du *Saint-Empire*, fastueuse parodie qui est aux écolières ce que le baptême de la ligne est aux marins ; mais Stylite

(A continuer.)